

Le journal intime de Frederick Haldimand

Daniel Perron

Numéro 64, hiver 2001

Plaisirs d'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perron, D. (2001). Le journal intime de Frederick Haldimand. *Cap-aux-Diamants*, (64), 48–48.

Le journal intime de Frederick Haldimand

Frederick Haldimand est né le 11 août 1718, à Yverdon, en Suisse. Il est décédé célibataire dans cette même ville, le 5 juin 1791. Attiré par la carrière militaire, ce fils de receveur municipal passe à l'armée britannique au début de l'année 1756 où il reçoit le grade de lieutenant-colonel du 2^e bataillon. Arrivé à New York en juin 1756, Haldimand mérite l'admiration de ses officiers supérieurs en servant avec professionnalisme et intelligence. La campagne de 1759 lui est favorable. Il se retrouve aux côtés de Jeffery Amherst et Thomas Gage. Il connaît une carrière militaire brillante qui atteint son point culminant lorsqu'il devient gouverneur de la province de Québec entre 1777 et 1786. Ce mercenaire suisse, sans citoyenneté britannique, «une naturalisation entière dont je ne me soucie pas» (27 janvier 1786), est appelé à remplacer Guy Carleton qui avait remis sa démission comme gouverneur. Haldimand occupe cette fonction jusqu'au retour de Carleton, devenu lord Dorchester en 1786.

Dans son journal intime, Haldimand raconte avoir quitté Québec le 16 novembre 1784 à bord de *L'Alante* et que le bateau du capitaine Frelyn avait jeté l'ancre à Spithead, le 8 janvier 1785. Il est arrivé à Londres le 9 janvier au soir. Le 10 janvier, il mange avec Sydney et il rencontre Amherst. Il est présenté à George III le 12 janvier et à la reine le lendemain.

Ces écrits nous révèlent un cavalier accompli, un gentilhomme courtois, alerte dans ses affaires et un homme de grande culture. Il assiste à des concerts que donne le baron «Alvansleben». Soulignons que c'est lui qui a fondé la première bibliothèque publique à Québec. Il a une vie mondaine active qui exige une présence quasi quotidienne à la cour du roi George III où il a des discussions avec Sa Majesté. Après avoir obtenu sa pension viagère comme gouverneur de Québec, il remercia le roi «de la grâce qu'elle [Sa Majesté] avait bien voulu m'accorder. [...] Je l'assure que je négligerai aucune occasion de me rendre digne de ses bontés, (je le sais bien, je le sais bien me dit-il).» (28 avril 1786). Il est souvent question d'un «American Clob» dans le journal d'Haldimand. Selon toute vraisemblance, il s'agirait d'un lieu de rencontre d'anciens militaires ayant servi pour le compte de l'Angleterre en Amérique, soit les plus hauts gradés de la guerre d'Améri-

que. Le président de séance change à chaque réunion, il est nommé d'office à la fin de la rencontre. «Je présidai au clob américain où il se trouva dix-neuf membres tout s'y passa très bien et je nommai le Cape Kennedy pour mon successeur.» (28 février 1786). Dans cet «American Clob», on parle



Frederick Haldimand (1718-1791).
(Archives nationales du Québec à Québec).

de la Révolution française, des problèmes politiques de la Hollande, de ceux de la Russie ainsi que du Canada, tout en évitant de souligner ceux des États-Unis.

Haldimand est à Londres en transition. Il espère une promotion qui ne viendra pas. À partir du moment où il comprend que la cour d'Angleterre n'a plus l'intention de lui donner ce gouvernement, Haldimand s'active à obtenir une rente viagère pour services rendus. Il fait des plans pour s'installer définitivement à Yverdon, sa ville natale. Il s'y était rendu en 1776 pour acheter la propriété de Champettit. Coup sur coup, il abandonne tout projet de retourner à Québec en louant sa maison de Montmorency, se fait construire un yacht qu'il veut transporter en Suisse et se fait ériger une nouvelle demeure, à Yverdon. «La Rene me demanda si ma maison en Suisse étoit finie, je lui reponday que non que je contoys de l'aller finir au printemps.» (25 février 1788).

Ce journal permet de voir comment les Britanniques étaient loin de la réalité de Québec. Brièvement, Haldimand est le gouverneur qui fait mettre sous les verrous du château Saint-Louis les Canadiens français favorables à l'annexion américaine, dont Pierre Du Calvet, rédacteur de *L'Appel à la justice de l'État*. Il est souvent question de Du Calvet dans le journal de Haldimand, mais la référence la plus notoire est en date du 13 mars 1786. «L'Eveque chev Barrington me dit que [...] le Colonel de Peister lui avoit dit que la seule faute que j'avois commise étoit de n'avoir pas fait pendre DuCalvet, &c.» Le gouverneur de Québec craignait les Français et s'il avait passé à l'échafaud les Pierre Du Calvet, François Cazeau, Charles Hay et autres qu'il accusait de lèse-majesté, il aurait allumé la poudre qui se trouvait déjà dans les canons.

Amherst est un ami personnel. Il est un conseiller politique et militaire qu'il fréquente à l'«American Clob». Certaines discussions concernent les affaires du Canada dont le retour de Carleton à Québec. Le 7 avril 1786 : «Je rencontray Lord Amherst au Park qui m'assura que la commission de Carleton n'étoit pas signée, que la plus grande difficulté qui s'y rencontroit provenoit de ce qu'il demandoit à pouvoir donner des ordres (depuis Québec) aux autres gouverneurs ce que le chancelier prétend être contre la constitution.» Haldimand n'était pas contre le retour de Carleton à Québec, il cherchait plutôt à conserver sa fonction de gouverneur. Le 17 avril 1786, la *Gazette* annonce officiellement la nomination de Carleton comme gouverneur de la province de Québec. Lors de leur promenade à cheval, Haldimand et Amherst discutèrent de cette nomination tout en avouant qu'ils en furent «très surpris».

Ce journal nous autorise à s'interroger sur le fait qu'Haldimand aurait pu être reçu franc-maçon. Même si aucune pièce connue ne permet d'affirmer que l'ancien gouverneur ait fait partie d'une loge maçonnique, il faut quand même souligner que la plupart des hauts gradés militaires fréquentant l'«American Clob» étaient des francs-maçons tout autant que George III. Ce sont ses gestes politiques (refus de pendre Du Calvet), ses associations militaires, dont sa présence à l'«American Clob» et certains de ses propos dans son journal intime qui permettent de montrer que sans jamais en avoir eu le titre, Haldimand en avait le geste. Le refus de le faire franc-maçon est sans doute relié au fait qu'il soit, comme il le dit lui-même, «un étranger en cabales». ♥

Daniel Perron